

LE PATRE DU BOCAGE

DEUXIÈME SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."

I

Cet homme avait un aspect repoussant. Il était grand, difforme, déguenillé. Son visage portait les stigmates de l'ivrognerie ; il était couvert de maculations sanguines. Ses yeux noirs, presque invisibles, tant ils étaient petits, projetaient la lueur sinistre des plus mauvais instincts. Sa bouche vaste, oblique, grimaçante, était hideuse : elle étalait de longues dents jaunies, alternées de trous noirs. Il avait la poitrine large et rugueuse, les jambes grêles et démesurées comme des pattes de fauchoux, des pieds aplatis et des mains de diable aux doigts crochus. Quand à son accoutrement, il se composait d'un tricorne de feutre, rougeâtre, défoncé, presque informe ; d'une veste de velours, usée, déchirée, rapiécée, couverte de taches immondes ; d'une culotte de drap en lambeaux, de bas tronés et de souliers dont les empeignes et les semelles se séparaient violemment. En un mot, tout décelait en lui la misère et la dépravation. Il paraissait avoir quarante-cinq ans. Peut-être était-il moins âgé.

A sa vue, Blanche ne put retenir un mouvement d'effroi. L'équivoque personnage s'aperçut qu'elle avait tressailli. Il sourit affreusement.

— Oh ! ne vous inquiétez pas, ma petite demoiselle, dit-il. Je ne suis point méchant. Je demande, à l'occasion, l'aumône sur mon chemin ; mais, vrai, je ne cherche noise à personne... Je suis un honnête homme, moi, voyez-vous.

Tout en s'exprimant ainsi, il glissait autour de lui un regard furtif et investigateur, comme pour chercher à savoir s'il y avait du monde dans cette partie du bois. Puis il adressait un coup d'œil malveillant à Pollux, qui le lui rendait avec usure en grognant toujours.

Mademoiselle de Flavigny maîtrisa sa frayeur et se montra calme. Elle prit tranquillement dans sa bourse une piécette d'argent qu'elle jeta sans affection à l'inconnu. Celui-ci la laissa tomber à terre et ne daigna pas la ramasser. Il avait vu briller de l'or dans la bourse entrouverte. Sa physionomie s'était animée d'un lugubre éclair de convoitise.

— Merci bien, ma petite demoiselle, dit-il d'un air sournois. Je ne vous le cache point, j'aurais préféré la bourse entière : elle est très-gentille et paraît joliment garnie. Ce serait là pour moi un bien bon souvenir de vous. Est-ce que ça vous contrairait de me la donner ?

Blanche eut un élan de courage. Elle se leva résolument.

Vous ne l'aurez pas, dit-elle d'un ton ferme. Ce que j'accorderais de grand cœur à un malheureux, je le refuse tout net à un coquin.

— Un coquin, moi ! Oh ! comme vous me calomniez ! Vrai, je n'ai sur la conscience aucune méchante action. Ma vie est un modèle de probité. C'est que je suis un honnête homme, moi, voyez-vous !

Il accompagna ces mots d'un pas en avant et d'un geste brusque qui redressa à la hauteur de son épaule le bâton qu'il tenait à main. Pollux, furieux, aboya. Castor bondit ; en une minute, il fut à côté de son compagnon. Les deux chiens, le po. hérissé, l'œil en feu, n'attendaient qu'un mouvement de leur adversaire pour se ruer sur lui.

— Les braves bêtes ! dit Blanche qui retrouva sa gaieté moqueuse en se voyant si énergiquement protégée. Je ne vous conseille pas de les brutaliser par mégarde, homme vertueux ! car elles vous étranglèrent sans pitié, en dépit de votre probité.

— Ah ça ! vous faites donc partie du troupeau, ma petite demoiselle, pour que les chiens de berger vous défendent ainsi ? demanda le sinistre étranger, hésitant et réfléchi.

— Précisément. Je suis une brebis égarée, répondit Blanche avec un sourire railleur.

— Mais où donc est le pâtre ? Je ne l'aperçois point.

— Oh ! il n'est pas loin ; et, tenez, je vous préviers que c'est un gaillard très-robuste, un peu irascible. Si survenait, peut-être n'aurait-il pas pour votre respectable personne tous les égards que vous méritez. Passez votre chemin, croyez-moi. Vous ferez sagement.

— Peuh ! je vois bien ce que c'est ! Vous êtes du château d'Aprémont, et vous avez chassé aujourd'hui. Votre cheval se sera emporté, vous aura jeté bas. Vous avez sans doute envoyé l'homme aux moutons avertir votre famille pour qu'on vienne vous chercher. En attendant, vous restez seule sous la garde de ces deux chiens qui vous connaissent apparemment. Voilà !... C'est égal, reprit-il en fronçant ses épais sourcils jaunes, ça me ferait un sensible plaisir si vous me donniez votre bourse : elle est si mignonne et elle me plaît tant ! De bonne volonté, consentez-vous ?

— Encore une fois, non ! répondit sèchement mademoiselle de Flavigny.

— Alors, mille diables !... commença le misérable d'un ton sourd et violent.

Il s'interrompit tout à coup et se mit à écouter attentivement. Il venait de percevoir un bruit si léger qu'il fallait un nerf auditif bien délicat pour en être impressionné. Après quelques secondes de silence et d'immobilité, il reconnut le pas d'un homme qui approchait. Alors il grimaça un sourire contraint, et reprit d'une voix qui essayait de plaisanter :

— Eh bien ! milles diables ! je me contenterai d'un petit écu.

Il ramassa la pièce d'argent, la fit disparaître dans une poche de sa veste et murmura :

— Baste ! c'est toujours ça !... D'ailleurs, ce n'est point pour mendier un peu brusquement que je suis revenu au pays. J'ai sans doute mieux à faire, si la chance me seconde. J'ai à faire une fortune loyalement, vertueusement !... Donc, de la prudence et de la tenue, mon mignon.

Il acheva de se donner une allure pacifique, remercia la jeune fille pour l'aumône qu'il avait reçue d'elle, et lui demanda si la ferme qu'on entrevoyait au loin était bien celle de la Bénardière.

— Je suis du pays, ajouta-t-il sans attendre une réponse. Il y a vingt ans que je l'ai quitté. Je me suis rendu à Paris dans l'espoir de gagner quelques sous. Ah ! ouiche ! ça fait pitié ! Me voici dix fois plus pauvre et plus déguenillé que je n'étais en partant. Il y a pourtant un tas de niais... comme moi... qui croient que la capitale est une mine d'or où l'on a qu'à piocher pour s'enrichir. Quelle bêtise ! On pioche, bon ! et on ramasse, quoi ! des cailloux, c'est plus sûr. Si bien qu'un jour je me suis dit : Roch Duhoux, mon ami, mieux vaut encore travailler là-bas, au pays ; et je me suis mis en route. Je m'en vais donc de ce pas demander de l'ouvrage chez les Caseaux, les fermiers de la Bénardière. Là-dessus, ma jolie demoiselle, je vous souhaite bien le bonjour et je continue mon chemin.

Il s'éloigna en effet, mais il se retourna, remarquant qu'il était suivi par les deux chiens, dont le grognement n'avait pas cessé.

— Ah ça ! mes drôles, leur dit-il moitié colère, moitié patelin, qu'est-ce que vous avez contre moi ? Pourquoi me flairer de si près ? Est-ce que vous me prenez pour un loup, par hasard ? Allons, la paix, mille diables ! la paix ! car je suis un honnête homme, moi, voyez-vous !

Cette allocution, loin de fléchir l'hostilité de Castor et de Pollux, ne fit que la redoubler. Craignant d'être mordu, Roch Duhoux, — car c'était bien lui, l'ancien jardinier du chevalier de Morsanges et l'assassin de Sylvia, — Roch Duhoux voulut intimider les chiens en les menaçant de son bâton qui décrivit un terrible moulinet devant eux. Mais ceux-ci, avec un superbe mépris du danger, s'élançaient déjà sur lui, quand un cri soudain les arrêta. Ils abandonnèrent le vagabond et